MA CONFESSION.

MA CONFESSION:
AVIS AU PUBLIC.
MON SECRET.

CMC
FRC
5214

cf. MnW 9282

THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

MA CONFESSION.

DIEU tout-puiſſant, écoute-moi; Dieu de miſéricorde, entends l'aveu de mes fautes; Dieu clément, pardonne-moi.

J'ai pris un maſque de vertus pour en impoſer aux hommes.

Je ſuis né avec une ambition démeſurée, & je n'ai rien fait pour en étouffer le germe.

J'ai convoité le bien d'autrui; j'ai fait l'uſure pour m'enrichir, & j'ai établi ma fortune ſur les débris de celle des autres.

J'ai eu la prétention de paſſer pour un homme de génie, & je me ſuis paré d'un talent emprunté.

Je me ſentois Banquier adroit, & j'ai voulu être regardé comme un Adminiſtrateur ſublime.

J'ai négligé d'avoir des amis, pour ſonger à me faire des créatures.

Je ne ſuis arrivé en place, que pour déplacer les autres, pour tout boulever-

ſer, & pour faire de prétendues économies qui mettoient le déſeſpoir dans les familles.

J'ai acheté les ſuffrages de la multitude, pour faire dire du bien de moi, & j'ai payé les Journaliſtes pour être loué ſans ceſſe; je n'ai pas même rougi d'employer la plume de *Morandé* pour faire décrier mes ennemis, comme on ſe ſert de poiſon pour s'en défaire.

J'ai protégé des Banquiers avides, aux dépens même du Royaume, dont j'avois à défendre les intérêts.

J'ai gagné des Menteurs à gages, des Gens de Lettres avilis, des Prôneurs à forts poumons, des Crieurs-Jurés, des Evêques incrédules, des grands imbécilles, des femmes intrigantes parmi les vieilles, des femmes à prétention d'eſprit parmi les jeunes, pour attirer dans mon parti les honnêtes gens qui s'en éloignoient.

J'ai tâché d'exalter les têtes, pour répandre par-tout le déſordre & la confuſion.

J'ai profité de la crédulité de la Nation Françoiſe, pour lui perſuader que j'étois ſeul en état de la gouverner.

J'ai fait retentir par-tout le mot d'indépendance & de liberté, pour exciter les

eſprits à la révolte, & pour animer le Peuple contre les Grands.

J'ai la plus profonde ignorance des Loix & des Coutumes, & j'ai prétendu changer la Conſtitution d'une ancienne Monarchie.

Je n'ai qu'une fille, & j'ai permis qu'elle ſe livrât au ridicule; elle n'a que de la prétention à l'eſprit, & j'ai permis qu'elle ſe donnât pour Auteur : elle vient de mettre au jour un Ouvrage qu'elle n'a point fait, & j'ai permis qu'elle le publiât ſous ſon nom : je ſuis pourtant forcé de convenir que la partie du tempérament eſt d'elle, & que mon éloge eſt de moi.

On m'a reproché mon orgueil, & je n'ai rien fait pour m'en corriger; on m'a reproché d'être haineux, & je n'ai pas cherché à m'en guérir; on a cherché ſouvent à lire mon ame dans mes yeux, & j'ai toujours eu ſoin de ne jamais regarder en face, de peur d'être reconnu.

On m'a fait un crime d'être intrigant, & je n'ai point renoncé à l'intrigue.

On m'a dit que le vrai mérite n'avoit pas beſoin de ſolliciter la louange, & j'ai recherché l'adulation, pour me mettre à ſon niveau.

On m'a répété ſans ceſſe que la tolérance étoit une vertu, & j'ai conſervé un caractere intolérant.

O m'a ſoutenu que la Monarchie convenoit à l'Empire François, & je perſiſte à vouloir en faire une République.

On a prétendu que j'étois la cauſe pour laquelle les François s'égorgeoient entr'eux, & je n'ai rien fait pour les ſéparer.

On a découvert que je ſappois les fondements du Trône, & je vais toujours mon train; on écrit contre moi, & je ſaiſis tout; on imprime pour moi, & je laiſſe tout aller, on s'apperçoit que je cherche à éclipſer mes Collegues, & je continue à les taxer de nullité; un eſprit de vertige s'eſt emparé de la plupart des têtes, & je ne cherche point à le diſſiper.

Dieut tout-puiſſant, tu m'as écouté; Dieu de miſéricorde, tu as entendu l'aveu de mes fautes; Dieu clément, pardonne-moi.

AVIS AU PUBLIC.

SA MAJESTÉ, en considération des importants services de M. Necker, vient de lui faire cession de la seule prérogative qui ne lui soit pas encore contestée. Ce sera dorénavant à ce grand homme qu'il faudra s'adresser pour être guéri des écrouelles. Il a déja produit plusieurs cures merveilleuses; les malades qu'il touche sont soulagés, les pauvres d'esprit sont illuminés, les Rentiers croient être payés, les Pauvres se passent de pain, enfin les Rois & les Reines, qui l'écoutent, deviennent Philosophes, & déposent leur Couronne. Tous ces miracles sont notoires, attestés par tous les Membres de l'Académie. Le renégat Cérutti est chargé de les annoncer aux fidedeles, afin de ranimer la foi ardente que de faux raisonnements, appuyés de démontrations arithmétiques, n'ont que trop altérée.

Ce Discours doit être prononcé à la cérémonie qui doit se faire dans l'Eglise

Paroiſſiale de Verſailles, le 27 Avril, jour indiqué pour l'Aſſemblée des Etats-Généraux ; M. l'Archevêque de Bordeaux y officiera en *ſimple* ſurplis, ſans Croſſe, ni Mitre, & y ſera aſſiſté de dix Curés. M. de la Fayette y repréſentera la Cour des Aides, la Chambre des Comptes & le Conſeil du Roi ; Madame Necker y ſera eſcortée de tous les Convaleſcents, Madame la Baronne de Staal de tous les jeunes gens. On verra à la porte de l'Egliſe une Pyramide renverſée, ſur laquelle ſera placée la Couronne royale, ſoutenue par M. Guibert ; on y lira cette inſcription, gravée en gros caracteres : François, ſuivez aveuglément les préceptes du grand Prophete ; il abaiſſe les Grands, il éleve les petits, & nous traite tous en freres.

FIN.

MON SECRET.

Examinez ma vie, & voyez qui je ſuis.
Racine, Phedre, Trag.

ELEVÉ de l'indigence la plus obſcure à la plus brillante opulence, de l'emploi le plus humble au poſte le plus éminent, je n'avois quitté qu'à regret le Miniſtere. Toute mon ambition étoit de gouverner un jour le Royaume. J'avois déja perdu *M. de Sartine*, dont le mérite me faiſoit ombrage (1). Mais je fus renvoyé par *M. de Maurepas*, qui commençoit à me pénétrer. Chacun à ſon tour, le mien vint trop tôt. Je n'avois pas l'eſtime de la Reine; je n'avois jamais eu la confiance du Roi; il fallut donc céder, & je partis, non ſans m'aſſurer de gens qui crieroient au deſaſtre; car voici la baſe de mes principes & de ma ſageſſe : il faut autant d'art & d'in-

(1) Il créoit une Marine, & je n'imaginois que des Emprunts.

trigue pour se faire regretter au moment de la disgrace, que pour se faire désirer au moment de l'appel. Je fus si bien servi, que ma défaite eut tout l'air d'une victoire. J'avois obéré les Finances par des Emprunts successifs & ruineux ; on venta mes ressources ; j'avois réduit cinq cents familles à la mendicité ; on bénit mes économies ; j'avois été dur & altier ; on loua mon caractere & mon énergie : enfin le jour où mon successeur fut nommé, j'eus mille fois plus de partisans, que je n'en avois eu pendant le temps de ma *Direction*. Je fis donc bonne contenance.

Vivre dans la retraite, me tenir tranquille, c'eût été le moyen de refroidir le zele de mes apôtres : je m'associai des Collaborateurs actifs & intelligents ; j'écrivis au Roi ; je donnai des préceptes sur l'administration ; je prêchois le Déisme ; je ne persuadai pas le Roi, mais j'alluminai les uns, j'ennuyai les autres, & je fus couronné par l'Académie.

Je ne perdois cependant pas de vue le Ministere. D'honnêtes gens m'avoient remplacé ; mais il ne suffisoit pas d'être honnête homme pour me faire oublier. J'eus soin que les Contrôleurs-Généraux

ſe ſuccédaſſent aſſez rapidement. Tout alloit bien, lorſque l'enfer déchaîna, pour mon tourment, un prodige d'eſprit & de ſagacité. Je le vis au moment d'opérer une grande révolution, d'impoſer ſilence à mes prôneurs; & je me dis : Voilà un homme dangereux! dénonçons ſa légéreté, contrarions ſes projets, accuſons-le de déprédations; il ſe juſtifiera, mais on ne le croira point; on m'exilera, & j'aurai l'air d'être perſécuté.

Dans ces entrefaites, ma bonne étoile voulut qu'un Prélat, qui n'étoit pas Richelieu, ſe proposât de régir le Royaume. Il falloit commencer par anéantir celui dont les talents ſe déployoient dans un trop grand jour; il y réuſſit, en recueillit la honte, & m'en réſerva le profit; car il ne tarda pas lui-même à ceder au torrent des circonſtances, & ſur-tout aux efforts de l'hydre que je lui donnai à combattre. Le Tréſor-Royal ſe trouva enfin ſans argent, le Monarque ſans crédit, & la Nation aux priſes avec elle-même.

C'eſt le moment que j'attendois pour l'inſurrection que j'avois préparée, fomentée, ſoudoyée. J'avois des Aboyeurs ſous la ſoie, ſous la laine, & ſur-tout ſous

la bure. Un cri forcené s'éleva de toutes parts; le Royaume étoit perdu ſans reſſource; il lui falloit un ſauveur, & je fus appellé, nommé, ramené en triomphe à Paris. L'ivreſſe alors s'empara des têtes; il en couta la vie à quelques-uns, d'autres furent eſtropiés; tous s'eſtimerent trop heureux de mourir ou de boiter martyr de la foi nouvelle que j'avois plantée.

La détreſſe où ſe trouvoient les Finances, étoit pourtant alarmante; l'oponion *populaire* me ſoutint: on attendoit la banqueroute; je ne l'annonçai pas; je payai peu ou point, & l'on fut trop content. Je fis courir le bruit que j'avois engagé ma fortune; on cria au dévouement! je donnai un ſurſis à la Caiſſe d'Eſcompte d'une main; je lui empruntai de l'autre vingt-cinq millions à huit pour-cent, & l'on cria au prodige! Le grand point étoit de ne riſquer aucune opération eſſentielle. Les Etats-Généraux étoient annoncés, il falloit uſer le temps: j'aſſemblai les Notables, c'étoit une bévue; mais le terrein étoit gliſſant; marcher ſeul, c'eût été rendre tout le monde témoin de mes faux-pas; marchant bien ac-

compagné, je les cachois dans la foule.

Il fut alors queſtion de faire un rapport au Conſeil pour l'Aſſemblée des Etats, & pour les Délibérations par ordre & par voix; Magiſtrats, Financiers, Plébéïens, tous s'étoient creuſé la tête pour décider cette importante queſtion. Nommé Commiſſaire-Rapporteur, je fis un calcul bien ſimple; ſur vingt-quatre millions d'Habitants qui couvrent la ſurface du Royaume, ſix millions au plus compoſent la Nobleſſe & le Clergé, les dix-huit autres forment ce qu'on appelle le Tiers-Etat, la proportion numéraire; la force agiſſante, parlante & combattante, eſt donc d'un à trois : décidons-nous pour le Tiers-Etat, me je ſuis-je dit auſſi-tôt. J'aurai l'air de protéger le Peuple, de prendre les intérêts du Peuple, & j'aurai pour moi la *populace*. La *populace* me louera, me bénira, la guerre civile s'allumera peut-être; mais la *populace* ſera la plus forte, parce que c'eſt le plus grand nombre, & que j'ai beſoin du plus grand nombre pour me maintenir, & me conduire à mon but. Le ſang, en effet, a commencé de couler dans les grandes Villes; mais le calme a regné dans les Bailliages. On y

a procédé à l'élection des Députés; j'y ai envoyé mes émissaires, j'ai acheté les voix, j'ai fait nommer, en grande partie, mes créatures, & j'ai fait rédiger les Cahiers sur mes données; j'ai même fait proposer de me nommer Ministre Plénipotentiaire entre le Roi & ses Sujets: quelques gens se sont indignés; mais d'autres ont trouvé cela tout simple, & les derniers ont crié plus fort que les premiers, parce que les derniers étoient aussi plats adulateurs que *Villette*, qui a souscrit pour ma statue, & aussi vils adorateurs que *Cérutti*, qui me déifie jusqu'à l'importunité.

Les Etats-Généraux sont aujourd'hui à la veille de s'assembler. Mes amis redoutent ce moment pour moi, mes ennemis le désirent; que mes amis se rassurent, & que mes ennemis se désesperent! *Calonne* m'a jetté le gant, je ne le ramasserai point. Sa lance est trop agile, & mon fleuret trop lourd; il va droit au cœnr, & je ne vise qu'à la tête: il est sûr de sa force, & je doute de la mienne: il a pour lui la vérité, je n'ai pour moi que l'opinion: il a tout à gagner, & j'aurai tout à perdre: il s'avance par esprit de courage, je recule par effort de

prudence. Mais l'instant décisif approche, &, pour le coup, voici MON SECRET. Je prends les différents Cahiers, de tous les Députés, je les examine, je les compare, je vois ceux qui s'accordent entre eux, c'est le plus grand nombre, puisque j'en ai dirigé la rédaction. Je commente mes propositions, d'après ceux-ci, je forme mes demandes en conséquence; elles sont toutes accueillies, parce que la pluralité doit l'emporter, & que je m'assurerai de la pluralité. Ma gloire alors est au comble! L'Etat étoit perdu, c'est moi qui l'ai sauvé; le crédit étoit tombé, c'est moi qui l'ai relevé; le Trône s'ébranloit, c'est moi qui l'ai raffermi. C'est-à-dire, que la Noblesse est humiliée, le Clergé mystifié, la Monarchie anéantie. Je donne aussi-tôt ma démission, trop heureux, dis-je au Roi, d'avoir pu seconder les vues bienfaisantes de Votre Majesté! trop heureux, dis-je au Peuple, d'avoir défendu vos droits & assuré votre félicité..... Mais j'entends mille voix qui s'élevent! C'est SULLY! c'est COLBERT! c'est LYCURGUE! c'est SOLON! c'est un DIEU, des AUTELS! des TEMPLES! des STATUES! L'Abbé MAURY monte en Chaire,

668

VILLETTE souscrit, CÉRUTTI imprime, les Poissardes m'entourent, l'encens fume dans les Cafés, les Halles se soulevent, on veut que je garde le Ministere, on me déclare Protecteur de la France..... Et moi, dans le modeste recueillement d'un triomphe si peu attendu, je cede à des instances trop vives; je m'attendris, je retire ma démission & je REGNE.

FIN.